

Éléments pour une analyse du discours sur la traduction au Québec*

Sherry Simon

Si les diverses théories de la traduction nous ont bien convaincus «qu'une rose n'est pas *a rose* n'est pas *una rosa*», elles nous ont peut-être moins renseignés sur les différences qui peuvent intervenir entre «traduction», «translation» et «traducción». En effet, si les études sur les obstacles structureaux qui font barrière à l'équivalence traductionnelle ne manquent pas, on a beaucoup moins abordé les facteurs culturels et politiques qui créent et déterminent la spécificité du contexte de la traduction. En présentant le cas du Québec, je voudrais expliciter la thèse suivante: la traduction assume des significations culturelles très différentes selon le contexte où elle se pratique, ces significations influant inévitablement sur les aspects strictement linguistiques de l'activité traduisante.

Dire que la traduction au Québec ne jouit pas d'une bonne presse, c'est rester bien en deçà de la vérité. Les mauvais souvenirs remontent à la Conquête. L'historien Michel Brunet situe l'origine du mal dans un contexte social précis: «Si la Conquête a fermé plusieurs canaux de promotion aux Canadiens, il faut admettre qu'elle leur a ouvert une nouvelle carrière: celle de la traduction.»¹ Cette constatation n'est pas (seulement) un commentaire ironique sur la nouvelle identité biculturelle de l'ancienne Nouvelle-France; déclaration hargneuse, elle correspond

* Cette recherche s'inscrit dans le cadre de projets subventionnés par le CRSHC et par l'Office de la langue française. Mes remerciements à Lou Nelson et à Paul di Biase.

1. Michel Brunet, *les Canadiens après la Conquête*, (Montréal, Fides), pp. 24-25, cité par Jacques Gouin dans *Meta*, (Vol. 22, n° 1, mars 1977).